

quinine a produit d'heureux effets, bien que la périodicité fût peu marquée et douteuse (1).

Lorsque des accidents formidables, une extrême prostration des forces, la petitesse du pouls, des symptômes nerveux intenses, annoncent la gravité croissante de la maladie, on doit incontinent administrer le sulfate de quinine à la dose de 80 centigrammes à 1 gramme.

Si le cas est moins pressant, on préfère attendre une rémission, quelque légère qu'elle soit.

J'unis avec avantage l'extrait mou de quinquina (à la dose de 2, à 6,) au sulfate de quinine. J'ai vu cet extrait diminuer avec une rapidité remarquable la sécheresse de l'enduit de la langue.

5° On s'est servi aussi du camphre avec plus ou moins de succès. Guarini en donnait un scrupule avec un gros de gomme arabique (2). Si l'on juge convenable d'employer ce médicament, ce doit être en lavement.

6° Il peut être avantageux de faire des applications de compresses imbibées d'eau froide sur l'épigastre, sur le front, pour modérer la chaleur, l'irritation de l'abdomen, la céphalalgie, etc.

GENRE V^e. — FIÈVRES PERNICIEUSES.

On considère comme *pernicieuse* toute fièvre périodique qui est accompagnée, pendant ses accès ou paroxysmes, d'un ou de plusieurs symptômes très-intenses ou insolites, lui donnant l'aspect d'une autre maladie, et qui menace toujours d'un danger immédiat.

On a généralement rattaché les fièvres pernicieuses ou *insidieuses* aux pyrexies intermittentes; mais elles se recrutent tout autant parmi les subintrantes, les rémittentes et les subcontinues.

Il se peut qu'une fièvre se montre, dès son premier accès,

(1) M. Thomas Thomson, à Fernando-Pô, en 1841-42. (*Gaz. méd.*, t. XIV, p. 587.)

(2) Bailly, p. 417.

avec le symptôme fatal qui en dénote l'excessive gravité; plus souvent elle débute sous des apparences peu inquiétantes. Elle paraît simplement intermittente ou rémittente, lorsque tout à coup surgissent des phénomènes nouveaux, véritables signaux de détresse, qui réclament toute la sollicitude, toute l'activité du praticien. Les fièvres subintrantes et subcontinues, dont les commencements n'avaient rien offert d'alarmant, ont une grande tendance à s'aggraver de même, et à présenter des phénomènes insidieux.

Ainsi, les fièvres dont il s'agit peuvent être pernicieuses dès leur apparition, ou le devenir dans le cours d'une autre pyrexie périodique. De là, la connexion étroite de ces diverses maladies, dont l'origine est commune.

A. — Historique.

Parmi les observations laissées par Hippocrate, il s'en trouve quelques-unes qui portent le cachet de la fièvre pernicieuse. Je citerai d'abord celle du 8^e malade du 1^{er} livre des *Épidémies* (*Erosinus*), qui demeurait près d'un fossé. Il mourut le cinquième jour, après avoir offert des moments d'apyrexie; les accès fébriles avaient été marqués par la sueur; le symptôme insidieux était le délire. Vient ensuite l'observation d'un jeune homme qui logeait sur la place des Menteurs (8^e malade de la 2^e section du III^e livre), et qui succomba le septième jour, après avoir eu des selles aqueuses très-abondantes. Un autre malade (le 4^e de la 3^e section du III^e livre), mourut le troisième jour avec des symptômes de phrénitis dont la marche intermittente était bien marquée par le tremblement et les sueurs; le délire et les convulsions accompagnèrent les accès.

Les écrits d'Hippocrate, cette mine inépuisable de faits et d'enseignements utiles, contiennent, on le voit, des exemples évidents de fièvres pernicieuses; mais ces faits confondus avec d'autres, et sans lien qui les rapprochât, ne pouvaient guère éclairer cet important sujet.

Cœlius Aurelianus semble vouloir indiquer la fièvre perni-

cieuse dans quelques passages relatifs à la catalepsie. Mais, il faut en convenir, cette notion est bien vague, comme tout ce que cet auteur a écrit à l'occasion des fièvres.

Mercado, je l'ai dit, a le premier fait connaître la fièvre tierce pernicieuse. Voici en quels termes : « Est pernicioſa » tertianæ febris quædam, quæ simulata tertiani circuitus effi- » gie, lethalis et mille accidentibus periculosissimis implicata » existit. Tertiana tamen vocabulo et simplicem et duplicem » subaudiendum esse diximus, cum utramque perniciosam » esse haud raro mihi et multis compertum sit ⁽¹⁾. » Mercado recherche ensuite les causes de cette fièvre. Il en distingue de six sortes, et va les puiser dans toutes les subtilités des doctrines humorales alors en faveur. Aussi ne le suivrai-je pas sur ce terrain, trop étranger à celui de l'observation.

J'aime mieux appeler l'attention sur la première étude exacte et circonstanciée de la fièvre pernicieuse, qui fut faite par Prosper Alpini, et dont les érudits ne paraissent pas s'être aperçus.

Cet habile observateur raconte que dans l'automne il régna à Alexandrie des fièvres pestilentielles et mortelles, qui souvent ne s'annonçaient point par de grands changements dans les urines, le pouls ou la chaleur, ce qui trompait le malade et le médecin. Cependant, certains signes les faisaient reconnaître. C'étaient des vomissements, des anxiétés, ou des douleurs d'estomac, ou des selles liquides et abondantes, la sécheresse et la couleur noirâtre de la langue. On croit, dit-il, que ces fièvres proviennent des vents exhalés par un lac voisin de la ville, ou des émanations de la terre; elles pourraient également dépendre des débordements du Nil; les parties basses de la ville en sont inondées, puis les chaleurs de l'été les dessèchent et en forment des marais infects. La boisson de cette eau malsaine est aussi, de l'avis de Prosper Alpini, une cause de ces fièvres pestilentielles qui peuvent tuer en quelques heures. Un chrétien, âgé de quarante ans, est pris d'un

⁽¹⁾ Mercatus, *De putridarum febr. nat. et curat.*, lib. VI; *De tertiana pernicioſa*, t. II, p. 395.

accès de fièvre analogue à l'éphémère. Il éprouve de la céphalalgie; tout son corps, excepté la tête, se couvre de sueur. Le lendemain, cet homme se lève pour vaquer à ses affaires; mais à la fin du jour, la céphalalgie redouble, il survient de la rougeur et de la tuméfaction à l'angle de l'œil droit; ces symptômes s'évanouissent pendant la nuit. Le troisième jour, à midi, après un léger repas, la fièvre revient avec vomissement, anxiétés, perte de la voix, des sens, de la connaissance; crocidisme; respiration inégale, rare par intervalles; pouls très-irrégulier, dur; hypochondres tendus, extrémités très-froides et qu'on ne peut réchauffer, stertor, convulsions, et mort en deux heures. D'autres malades, ajoute Prosper Alpini, meurent comme d'apoplexie ou de frénésie ⁽¹⁾.

C'était de 1580 à 1584, pendant son séjour en Égypte, qu'il faisait ces importantes observations, bien autrement détaillées que celles de Mercado, lesquelles datent à peu près de la même époque. Mais ce dernier imposa un nom qui s'est perpétué dans la science; tandis que le médecin de Venise narra tout simplement ce qu'il avait vu; et ses compatriotes eux-mêmes laissèrent dans un injuste oubli les documents remarquables qu'il avait recueillis.

Charles Lepois donna plus tard quelques faits de fièvres pernicieuses, dont il reconnut presque le véritable caractère, dont il signala la périodicité, et auxquelles il attribua des lésions viscérales très-bien constatées dans ces derniers temps ⁽²⁾.

Morton distingua clairement diverses formes morbides périodiques; mais il ne décrivit pas d'une manière spéciale les fièvres pernicieuses. Néanmoins, dans la deuxième partie de sa *Pyrétologie*, il donna des exemples de fièvres avec symptômes graves et pernicieux, tels que vomissements, diarrhée, choléra, douleurs pleurétiques, etc., cédant au quinquina.

Morton ne fut pas, comme il en annonce la prétention ⁽³⁾,

⁽¹⁾ *De Medicina ægyptiorum*, lib. I, cap. XIV, p. 51.

⁽²⁾ *De parapoplexia*, cap. IV, p. 88.— V. ci-après l'article consacré aux fièvres comateuses.

⁽³⁾ *Atque equidem hoc pensum eò lubentius aggredior, quia nemo adhuc (quantum scio)*

le premier à proclamer les bienfaits de l'écorce du Pérou, dans ce genre de pyrexies. Un médecin français, Raymond Restaurand, avait publié, dix ans avant, des observations de fièvres syncopales, soporeuses, cardiaques, diaphorétiques, hépatiques, etc., traitées avec succès par le puissant anti-périodique dont la découverte était encore récente (1).

Vingt ans après Morton, Torti fit part au public médical de ses recherches sur les fièvres pernicieuses (2); il les distingua en plusieurs espèces, désignées par le symptôme ou l'état morbide qui les accompagne et les caractérise. Ainsi, il établit des fièvres cholérique ou dysentérique, hépatique ou atrabilaire, avec cardialgie, avec sueur abondante, avec syncope, avec froid glacial, avec coma ou phénomènes apoplectiques. Ces sept espèces sont des *febres comitatae*. La huitième, appelée *solitaria*, n'a pas de symptôme qui lui soit propre; elle est néanmoins dangereuse, tend à la continuité, à la malignité, et forme la subcontinue dont j'ai fait mention dans le chapitre précédent.

Torti a donné d'excellents préceptes sur l'emploi du quinquina. Mais il trouva près de lui un contradicteur célèbre (3), dont il repoussa victorieusement les attaques (4). Son ouvrage, sans être original, est devenu l'autorité la plus grave, le guide le plus sûr, le fondement sur lequel se sont appuyés tous les travaux ultérieurs, concernant les fièvres pernicieuses.

Les caractères de ces pyrexies sont aujourd'hui positivement établis. Ils résultent, d'une part, de la présence, dans le cours d'un accès ou d'un paroxysme fébrile, de quelque symptôme exagéré ou insolite, et d'autre part, de la tendance de

hoc subjectum tractavit, cujus cultura ad prazim medicinalem promovendam maximi momenti mihi esse videtur, p. 73.

(1) Hippocrate; *De l'usage du quinquina pour la guérison des fièvres*. Lyon, 1681, — et Blegny; *Zodiaque*, an. IV, V, etc. — Restaurand, en disciple fervent du père de la Médecine, ne manquait jamais d'en inscrire le nom révérend en tête de ses écrits. C'était, sans doute, comme une dédicace ou une invocation.

(2) Ses premiers essais parurent à Modène en 1709, mais il y fit beaucoup d'additions; et sa *Therapeutice specialis* fut publiée, dans la même ville, en 1712.

(3) Bern. Ramazzini; *De abusu chinae chinae*, 1714, (*Opera*, p. 218.)

(4) *Responsiones iatro-apologeticae ad criticam diss. de abusu chinae chinae*, 1715.

la maladie à se terminer rapidement et d'une manière funeste. Ces deux conditions sont essentielles.

J'ajoute : 1° qu'il n'est pas question ici d'une phlegmasie présentant, dans son cours, des rémittences ou des intermittences, ni de symptômes nerveux ou autres, dépourvus de gravité. 2° Pour que la lésion concomitante ait un caractère pernicieux, il faut qu'elle soit secondaire, nécessairement liée à la fièvre, et, comme elle, périodique. 3° De cette liaison doit résulter un état morbide dangereux, qui, abandonné à lui-même, compromettrait infailliblement la vie du malade.

B. — Remarques sur quelques épidémies de fièvres pernicieuses.

Les localités et les climats exercent une puissante influence sur la production de la fièvre pernicieuse, expression la plus élevée et la plus formidable de l'infection paludéenne.

Une grande étendue de marais, susceptibles d'une imparfaite dessiccation aux rayons d'un soleil brûlant, en forme le foyer le plus dangereux. L'intoxication y est parfois immédiatement suivie de la mort. Les fièvres pernicieuses sont comme endémiques dans ces lieux, surtout en été et en automne.

Dans les contrées tempérées et exposées à une active ventilation, les fièvres pernicieuses sont rares, bien que les autres pyrexies périodiques puissent y être assez communes. J.-P. Frank en avait fait la remarque. Ayant exercé la médecine pendant vingt ans en Lorraine, puis à Bade, à Rastadt, à Goettingue, il eut à traiter un assez grand nombre de fièvres intermittentes, et il n'en vit que deux pernicieuses : l'une dans le village de Huttenheim, près de Spire, sur les bords du Rhin : c'était une tierce apoplectique; l'autre, à Rastadt : c'était une algide, qui fut mortelle dès le premier accès. Frank alla professer en Italie pendant dix ans, et là il rencontra beaucoup de fièvres pernicieuses de tous genres, provenant surtout des lieux où on cultive le riz. Ensuite, il alla pratiquer à Vienne encore pendant dix ans; et, bien que le Danube fût sujet à des débordements, il n'observa qu'une seule fièvre per-

nicieuse de l'espèce amaurotique, laquelle fut traitée à la clinique, en 1804. Enfin, il passa quatre ans en Lithuanie et à Saint-Pétersbourg, où il n'en vit aucune (1).

Ces remarques, faites en des contrées diverses par le même médecin, sont d'un grand intérêt. Elles prouvent l'aptitude de certains lieux et l'espèce d'immunité des autres à l'égard de la fièvre pernicieuse.

Toutefois, ce genre de pyrexie peut se manifester, même avec fureur et sous forme épidémique, dans des lieux où il est habituellement rare, lorsque des circonstances spéciales en favorisent le développement.

Il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur quelques-unes de ces épidémies meurtrières qui se sont manifestées, à certaines époques, dans des régions tempérées.

1° Celle de Leyde des années 1667 et 1669, observée par Sylvius Deleboë, avait les types tierce et double-tierce; ses symptômes dominants étaient une céphalalgie atroce, des anxiétés précordiales, des vomissements, le coma; elle fut attribuée au mélange des eaux de la mer avec les eaux douces des environs de Leyde. Cette maladie était désastreuse; elle enleva les deux tiers de la population. Il est vrai que le quinquina ne lui fut point opposé.

2° L'épidémie des années 1726 et 1727, étudiée à Hanovre par Werlhoff, parut dépendre des excessives chaleurs de l'été. Son caractère principal fut le coma. Le type était tierce.

3° L'épidémie de Laxembourg (2), dont Lautter a donné un tableau si exact, éclata en 1759 et continua en 1760. On ne se rappelait pas avoir vu dans les mêmes lieux, depuis plus de trente ans, de maladie semblable. Il paraît qu'une inondation due à la fonte des neiges et au débordement des ruisseaux, entre Laxembourg et Mosbrunn, en fut la cause déterminante. Lautter donne plusieurs exemples des formes

(1) *Interpretationes clinicae*. Tubingæ, 1812, p. 5.

(2) *Hist. med. biennalis morborum ruralium qui à verno temp. ann. 1759 Laxenburgi et in vicinis, etc.* Vind., 1761. — Presque tous les auteurs français qui citent Lautter, probablement sans l'avoir lu, placent dans le Luxembourg le siège de l'épidémie qu'il a décrite.

variées que la fièvre pernicieuse peut revêtir, telles que l'apoplexie, le délire, la cardialgie, la pleurésie, la syncope, le choléra, et même une sorte de fièvre hectique produisant des sueurs excessives et une émaciation rapide, mais dont le quinquina put triompher.

4° Alibert a conservé quelques-uns des traits de l'épidémie, qui régna, en 1802, à Pithiviers, dans le Loiret, et qui fut observée par Desgenettes, Dumeril et Lanoix. L'Essone avait débordé, et pendant quatre mois, sous l'influence des chaleurs brûlantes de l'été, des miasmes s'étaient continuellement répandus dans les communes voisines (1).

5° L'épidémie qui ravagea Bordeaux en 1805, et dont Coustancé fut l'historien fidèle, naquit pendant le recurement du ruisseau le *Peugue* qui traverse notre ville de l'ouest à l'est. C'était pendant l'été; les vases et les immondices accumulées depuis longtemps dans le lit du ruisseau, étaient jetées sur les bords pour être ensuite enlevées. De là, des exhalaisons infectes, qui, épargnant les ouvriers chargés du travail, répandirent dans plusieurs quartiers voisins une fièvre grave, à type tierce, à formes variées, avec tendance insidieuse et terminaison promptement funeste.

6° La maladie qui sévit à Groningue en 1826, et qui fut une fièvre plus souvent intermittente que rémittente, avec type tierce ou double tierce, fut attribuée à un surcroît d'humidité suivi de fortes chaleurs entrecoupées de refroidissements subits. Les symptômes dominants furent la céphalalgie, des douleurs vives du tronc ou des membres, des vomissements, la diarrhée.

7° Non loin de Groningue, Jever subit une épidémie semblable, à la même époque et par les mêmes causes. La fièvre fut cholérique, céphalique, syncopale, éclamptique, etc.

8° Quelques épidémies partielles ont eu lieu, en divers points de la France, près de Chartres (2), à Nantes (3), à La

(1) *Traité des fièvres pernicieuses*. p. 122.

(2) Thèse de Compain. Paris, 1803, n° 121.

(3) En 1827. (Marcé; Thèses de Paris, 1829, n° 139, p. 18.)

Flèche (1), etc. Les fièvres pernicieuses, rares à Paris, s'y sont montrées plus fréquemment en certaines années, par exemple en 1833 (2).

9° En Italie, au contraire, en Corse (3), en Afrique, rien n'est plus ordinaire que de rencontrer, pendant l'été, ce genre de fièvres. Les épidémies décrites par Lancisi, Lanzoni, Ramazzini et Richa, ne sont, pour ces contrées, que des faits presque vulgaires, se reproduisant à peu près tous les ans.

Les écrits de MM. Maillot, Boudin, d'Hamelineourt, etc., ont aussi montré la fièvre pernicieuse comme l'un des fléaux de l'Algérie. Cette pyrexie y est endémo-épidémique sur le littoral et dans toutes les parties marécageuses.

C — *Symptômes et marche des fièvres pernicieuses.*

On ne peut donner une description générale des fièvres pernicieuses. Ces maladies présentent les plus grandes différences dans leurs prodromes et leur manifestation.

Elles sont quelquefois précédées de diarrhées, de dysenteries, de varioles, comme dans l'épidémie de Laxembourg (4); de lumbago, de courbature, d'odontalgie, comme à La Flèche (5); d'autres fois, elles offrent pour précurseurs une sorte d'ivresse, de la céphalalgie, des étourdissements, des frissons entrecoupés de bouffées de chaleur, des tremblements des membres, de la somnolence et de la loquacité (6).

Souvent, la maladie débute par de simples accès de fièvre qui laissent les malades dans une complète sécurité. Si la fièvre est rémittente ou subcontinue, ce n'est quelquefois qu'après le cinquième, le septième (7), ou même le douzième

(1) Morisseau; *Transactions médicales*, t. VI, p. 329.

(2) Fuster; *Bullet. de Thérap.*, t. IV, p. 235.

(3) La fièvre pernicieuse sévit tous les ans à Ajaccio au rapport de M. Gouraud; *fièvres intermittentes*, p. 29.

(4) Lautter, p. 7.

(5) Morisseau; *Trans. méd.*, t. VI, p. 329.

(6) Félix Jacquot; *Fièvres de Rome, Gaz. méd.*, 1850, p. 373.

(7) Baumes; *Fièvres rémittentes*, t. I, p. 50.

jour que l'accès pernicien apparaît; il est alors fréquemment mortel (1).

Dans quelques cas, la fièvre pernicieuse se montre, dès le principe, avec le caractère insidieux qui lui est propre.

Qu'elle soit précédée ou non par d'autres accès simples et bénins, cette fièvre acquiert de suite un haut degré d'intensité. Elle peut avoir une violence telle, que le malade en est comme foudroyé. C'est ce qu'on observe dans les pays chauds et marécageux, où le premier accès est parfois le dernier.

Lorsque plusieurs accès ou paroxysmes doivent avoir lieu, le symptôme ou l'état morbide apparent qui marque la fièvre de son cachet, cesse ou diminue considérablement pendant l'intermittence ou la rémission. Il reprend une nouvelle activité durant le paroxysme suivant.

Les retours ont lieu, en général, aux mêmes heures ou en les devançant plus ou moins.

Les symptômes communs des accès sont ceux des fièvres intermittentes ordinaires; mais ils présentent souvent des irrégularités ou des modifications notables. Le froid est très-vif ou inégal, la chaleur presque nulle ou mordicante, la sueur très-abondante ou partielle, froide et visqueuse; l'ordre des stades peut être interverti. La face est pâle, décomposée; le pouls petit, concentré, irrégulier; ou il y a une agitation extrême, une vive excitation cérébrale; ou de l'anxiété, un trouble profond, un abattement extrême du moral (2). Les urines sont très-foncées en couleur, sédimenteuses.

Les symptômes propres ou perniciens sont variés, selon les formes que revêt la fièvre, et que j'indiquerai dans un instant.

Lorsque, dans les intervalles des accès, l'apyrexie est complète, les forces semblent peu diminuées. Werlhof cite l'exemple d'une veuve âgée de près de cinquante ans, qu'il rencontra le jour d'apyrexie hors de chez elle. Elle le pria de ve-

(1) V. les Obs. 38, 39, 40 de M. Maillot.

(2) Delasiauve; *Note sur les fièvres intermittentes pernicieuses* (*Bullet. de Thérap.*, t. XLVIII, p. 344.)